L'ancienne chapelle en bois ayant été convertie en couvent, les Sœurs grises y donnent l'instruction à trois cents jeunes filles. De plus, l'année dernière les Sœurs ont fait bâtir à leurs frais une grande maison en brique qui leur sert maintenant de résidence et d'académie pour les élèves plus avancées.

Pour accomplir ces diverses œuvres en si peu de temps, la maison de Hull a été obligée de contracter une dette considérable. Cependant la position n'est pas inquiétante, et par l'économie et la bonne administration on pourra amortir la dette dans un certain nombre d'années.

Le voisinage du collége d'Ottawa, qui compte un grand nombre de Pères et de Frères scolastiques, nous procure d'agréables visites. Il est certain qu'il y a peu de points dans le monde où, en temps ordinaire, la Congrégation voit de vingt à vingt-cinq de ses enfants réunis à la fois. Le regretté Mgr Guigues aimait beaucoup à prendre part à ces agapes fraternelles.

Il est inutile de dire que Mgr Duhamel, le digne successeur de Mgr Guigues, porte un grand intérêt à nos œuvres et qu'il leur donne tout l'encouragement désirable.

Ces notes, quoique succinctes, pourront donner une idée de l'état de la maison de Notre-Dame-de-Grâce de Hull, qui jusqu'à présent, était à peine connue hors de la province du Canada. »

SAINT-ALBERT.

Sous le titre pittoresque *Çà et là,* le R. P. Fourmond raconte avec d'intéressants détails *une année de vie apostolique* dans le diocèse de Saint-Albert, 1874-1875. Ce journal comprend trois divisions : 1° Près des rivières;

2° Dans les bois ; 3° Dans la prairie. Le style est celui des notes de voyage, sans prétention, descriptif et empreint d'originalité comme les incidents de la route. Nous détacherons quelques pages de ce récit.

Dans la seconde partie intitulée *Dans les bois* nous trouvons le portrait des chiens du Missionnaire. Le coup de pinceau est vigoureux et habile, et nous donne une véritable photographie des honnêtes quadrupèdes qui sont les courriers du désert :

« Ma mission au lac la Biche était de voyager çà et là, et de me rendre au fort de la Compagnie, ou de longer les bords de lac, pour évangéliser nos métis les plus éloignés. Ces courses apostoliques sont beaucoup plus faciles en hiver qu'en été. Avec un traîneau attelé de trois ou quatre chiens et un bon guide, bien enveloppé dans ses fourrures, on franchit avec rapidité des rivières, des lacs et des abîmes, sur lesquels le froid aquilon a jeté de solides ponts de glace et ses blancs tapis de neige. Mais si cette saison est la plus favorable pour voyager, elle est, il faut bien l'avouer, la plus rude pour la race canine. Comme nos pauvres chiens sont malmenés! On les frappe à coups de fouet, à coups de bâton et le guide se sert, pour accélérer leur course, de tout ce qui tombe sous sa main. C'est cruel, dira-t-on. Il se peut, mais il n'y a pas d'autre moyen de se faire craindre et d'obtenir la grande vitesse. Sans ces moyens de rigueur, vos courriers vous traîneraient à la façon des grands bœufs du bon roi Dagobert. Cependant, pour être juste, il faut dire qu'il n'y a pas de règle sans exception, et je pourrais citer plus d'un noble chien qui, paraissant comprendre l'importance de sa charge, s'épuise en généreux efforts sous les yeux de son maître, ne lui demandant pour toute récompense qu'un regard de satisfaction. Mais généralement il n'en va pas ainsi. La plupart des chiens ne sont sensibles qu'aux coups

de fouet; aussi, tout en marchant, ils tournent sans cesse la tête du côté du guide pour surveiller la position de son fouet et s'assurer du danger. Ils ont des ruses qui étonnent et ils vous font des malices incroyables; souvent ils profitent d'un obstacle sur le chemin, d'une motte de terre, d'un trou pour se jeter de côté et vous faire faire la culbute, afin de gagner du temps et d'obtenir ainsi quelque répit. Le guide, lui aussi, a son originalité. Armé de son fouet ou de son bâton, il commande avec autorité; corrigeant les indolents et stimulant le zèle de tous, il ne pardonne rien. Pour les circonstances critiques il a tout un répertoire de mots terribles, d'objurgations et de jurements parfaitement compris; mais jamais de blasphèmes. Un jour, dit-on, un de nos Canadiens, excellent catholique, avait l'honneur de servir de guide à un Evêque Missionnaire; plusieurs traîneaux composaient la caravane. Le Canadien passait pour le meilleur coureur et conducteur du pays, et, dans cette circonstance solennelle, il tenait à honneur de soutenir sa réputation. Mais les débuts du voyage ne furent pas heureux. Le pauvre homme a beau presser ses chiens, il reste en arrière, dépassé par d'autres guides et d'autres traîneaux. Le cœur gonflé de dépit, il interpelle ses chiens : « Les lâches, les coquins, ils profitent de la présence de Monseigneur pour faire les paresseux : ah ! si Monseigneur n'était pas là, comme je leur en dirais de belles ! — Eh bien ! reprit l'Evêque, souriant de l'embarras de son guide, faites comme si je n'étais pas là, et dites à vos chiens tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il n'y ait pas de jurements. — Je vous remercie de la permission, Monseigneur; vous allez voir maintenant. » Aussitôt le guide a recours à tous les arguments d'une éloquence indignée et accable de reproches les pauvres bêtes, leur faisant subir les plus cruelles injures de son vocabulaire. A l'instant les chiens s'élancent comme les

renards de Samson et dévorent l'espace, faisant voler la neige en tourbillons dans leur course effrénée. En peu de temps le Canadien avait rejoint et dépassé ses concurrents, et disait tout triomphant à l'Evêque : « Voyez-vous, « Monseigneur, les belles paroles n'y font rien ; c'est ainsi « qu'il faut les mener. »

Hélas ! combien d'âmes sont ainsi insensibles aux bontés de Dieu et ne se rendent qu'à ses châtiments !

Le Missionnaire nous a égayés, maintenant il va nous attendrir.

« Après Pâques, je séjournai pendant toute une semaine au fort du lac la Biche pour préparer les enfants du voisinage à la première communion. Des adolescents et des personnes de tout âge profitèrent également des exercices. Dans l'assistance se trouvait une bonne vieille, toute courbée sous le poids des ans et de la misère ; elle me dit qu'elle supposait avoir cent ans. Sur le bord de la tombe, elle venait se faire instruire, apprendre ses prières et se préparer à la première communion. Elle me raconta ainsi sa vie : — Père, j'ai été toute ma vie loin des hommes de la prière, au fond des bois, menant une existence misérable. J'étais bien jeune encore lorsque je vis mon père mourir de faim et de souffrance dans la grande neige. Notre mère nous recommanda au grand Esprit, mes sœurs et moi ; un homme nous aperçut et vint à notre secours ; il nous traîna jusqu'à sa loge où nous reprîmes vie. Depuis cette époque, je n'ai vu l'homme de la prière que tout juste assez de temps pour recevoir l'eau qui sanctifie ; mais je suis vieille, je mourrai bientôt; je voudrais bien être instruite et savoir mes prières.

« C'était une âme à sauver que Dieu m'envoyait ; pendant toute la semaine elle suivit les exercices, s'attachant à mes pas et à ma parole et me déclarant que, pour n'être pas à ma charge, elle avait recommandé à ses

enfants de m'apporter du poisson. Pendant les catéchismes, elle était la plus attentive. Un jour, j'expliquais le quatrième commandement : *Tes père et mère honoreras;* pour faire comprendre à mon auditoire ce que doit être le respect des enfants pour leurs parents, je pensai qu'il était bon d'appeler en témoignage ma bonne vieille : « N'est-il pas vrai, ma bonne grand'mère, que tu as tou-« jours été obéissante et respectueuse pour tes parents ? « n'est-ce pas pour te récompenser que Dieu t'a accordé « de si longs jours ? » Ainsi interpellée, la bonne femme répondit simplement qu'elle avait toujours honoré ses parents et ne leur avait jamais fait de peine volontaire. Les enfants du catéchisme furent très-touchés de cette petite scène, si bien faite pour leur inculquer l'amour du respect filial.

« Pendant toute la semaine la pauvre centenaire s'épuisa en efforts de bonne volonté pour apprendre ses prières et retenir mes explications. Elle n'avait que des vêtements en lambeaux ; une charitable Canadienne l'habilla et lui fit une belle toilette pour sa première communion. Le jour de la fête, un soleil de printemps, projetant ses rayons sur la neige, vient nous réjouir. De tous les points de la forêt et du fort débouchent les traîneaux. Ma rustique demeure est bientôt envahie ; au premier rang sont les enfants de la première communion. De ce nombre était une bonne mère de famille, femme de mon chantre-sacristain. Elle avait été convertie par la patience de son mari, et faisait ce jour-là en même temps son abjuration du protestantisme et sa première communion. Jamais son mari ne chanta mieux la messe de Dumont. La bonne grand'mère fut aussi fidèle au rendez-vous, et tomba presque en extase de bonheur. Après la messe, grâce aux provisions qu'on m'avait données à mon départ pour la mission, grâce aussi à la géné-

rosité d'un bourgeois du fort, notre cuisinier prépara un confortable déjeuner pour mes premiers communiants. Chacun eut sa part de pain, de viande et de thé : ce fut une improvisation des mieux réussies. La bonne grand'mère sortit la dernière de l'église et, après avoir fait quelques pas, elle rétrograda sous le coup d'un regret pour voir encore une fois le petit autel du sacrifice ; elle lui fit une grande révérence accompagnée d'un grand signe de croix. Je me disais : C'est son *nunc dimittis*. La fête terminée, elle repartit définitivement, appuyée sur son bâton et dirigée par la main de sa petite fille qui, elle aussi, avait communié ; bientôt elle disparut, pour aller sans doute, après un si grand bonheur, rendre le dernier soupir dans quelque solitude inconnue de la forêt. Que Dieu reçoive son humble servante : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum !* »



ILE A LA CROSSE.

Le R. P. Légeard, dans une lettre datée du 10 janvier 1876, rend ainsi compte d'une cérémonie de première communion à l'île à la Crosse et du passage de Mgr Grandin.

« Le jour du Patronage de saint Joseph les plus grands de nos enfants faisaient leur première communion. Jamais, à l'île à la Crosse, on n'avait vu une aussi belle cérémonie, jamais aussi notre petite église n'avait été si magnifiquement décorée. De grandes oriflammes ayant servi au couronnement de Notre-Dame de Sion, et apportées ici par un junioriste qui avait accompagné Monseigneur, se balançaient avec grâce au-dessus de l'assistance et transformaient l'aspect de notre sanctuaire.